

# Heya Peek - Kasugano-beya

by Chris Gould

*Chris Gould tente de voir comment se débrouille son héros d'enfance en tant qu'entraîneur de plusieurs sekitori ceints de blanc.*

Depuis seize ans maintenant, j'ai un faible qui ne me quitte pas envers la Kasugano beya, qui est située à quelques dix minutes à pieds du Kokugikan, au coeur du quartier de Ryogoku. Quand ma préférence se manifesta, la star de la Kasugano était le sekiwake Tochinowaka, un homme dont le physique parfait pour le sumo était miné par une ascension rapide depuis le sumo universitaire et une répugnance conséquente à se faire du mal. Au cours du basho de Londres en 1991, Tochinowaka devint le premier sumotori à être pris en photo avec moi; une expérience qu'à l'évidence je n'oublierai jamais. Depuis ce jour mémorable, en dépit des centaines de Japonais qui ont sifflé d'admiration à la vue de cette photo, Tochi ne l'a jamais vue lui-même.

Tochi a 44 ans aujourd'hui, et il a depuis bien longtemps acheté le toshiyori Kasugano. Bien qu'il lui faille un moment pour absorber son quotidien matinal, il porte ensuite bien plus d'attention au keiko matinal que la plupart des oyakata, n'hésitant jamais à offrir de sévères conseils entre deux gorgées de café et d'innombrables cigarettes. Une calvitie naissante se développe désormais dans la zone qui était autrefois recouverte par son mage, tandis que les pattes qui l'ornaient sur la photographie avec votre serviteur ont été selon toute probabilité prêtées à son



Kasugano-beya

deshi star, Tochiozan. Son T-shirt blanc et son short rouge donnent une fausse impression de bonhomie, une image qui disparaît à mesure que le keiko se déroule.

Tochi ne fait pas son entrée avant qu'une vingtaine de minutes ne se soient écoulées, passant sa grosse tête et ses lèvres charnues par une porte coulissante à 0645. Il note la présence du visiteur gaijin immédiatement, mais pas d'une façon qui démontrerait qu'il se souvient de notre rencontre précédente (j'ai trois fois l'âge que j'avais à l'époque, après tout !). Toutefois, il semble heureux que je salue son entrée par une courbette, avant de filer vers son journal révérend – apparemment une bible des oyakata.

L'entrée de la heya serait très semblable à celle d'un sanctuaire

shinto s'il n'y avait les portes coulissantes très « Vaisseau Enterprise », qui s'ouvrent au déclenchement d'un bouton. Une fois les chaussures ôtées dans le genkan tout en marbre, une marche recouverte d'un tapis – regorgeant de motifs en fleurs rouges et vertes – vous emmène vers une aire d'observation inhabituellement spacieuse, séparée du genkan par une porte coulissante en bambou. L'aire d'observation est divisée en deux parties : l'une pour les visiteurs, la plate-forme principale pour l'oyakata. Sur la gauche de la plate-forme des visiteurs se trouvent trois portraits du plus célèbre lutteur de la heya, le yokozuna Tochinishiki, s'inclinant depuis le plafond de la salle. Au mur qui se trouve sur la droite de l'aire des spectateurs, est affiché le tableau de progression des lutteurs

sur le banzuke, avec le maegashira 3 Tochinonada actuellement le lutteur le mieux classé. Derrière le siège de l'oyakata se trouve un sanctuaire miniature, flanqué de deux piliers de bois de la forme d'arbres, et orné des mêmes gohei qui pendent des quatre coins du plafond surplombant le dohyo. Derrière le sanctuaire on trouve un étrange objet abstrait dont les couleurs dominantes sont la peinture rose et blanche.

C'est une matinée ensommeillée dans les ruelles de Ryogoku. Le claquement des lourdes paluches sur des cuisses replètes domine sans difficultés les quelques voitures et mobylettes qui passent devant les portes entrouvertes de la heya. Les bruits de la circulation sont lointains et, à la différence de la Michinoku beya voisine, les grincements et et claquements du métro sont inaudibles.

Quand j'arrive à 0630, les sumotori sont en plein dans leurs shiko d'échauffement. Une brève interruption dans ma prise de notes m'apprend que le martèlement des shiko en est déjà à 70; finalement, après 27 minutes emplies de grognements, le décompte s'arrête à 200. Les shiko ne sont pas supervisés par Kasugano oyakata mais par un oyakata adjoint, dont la carrure ventrue menace de faire exploser sa chemise blanche serrée. Ses manches courtes font bientôt un signe dans ma direction, ses mains m'appelant pour me diriger vers un endroit plus confortable juste derrière les nombreuses serviettes des rikishi jetées sur les tatami voisins. Les rikishi sont sur cinq colonnes de quatre individus pour leur échauffement, chaque colonne émettant des respirations longues et profondes (et des quintes de toux assez effrayantes pour l'état de santé de ceux qui en sont victimes) alors que le décompte

approche de sa fin.

Bien que de nombreux rikishi partagent la constitution et la peau à l'aspect doux de leur maître, une exception notable peut être remarquée dans la personne du Géorgien au talent précoce, Tochinoshin. Classé makushita 6, Tochinoshin a de grands espoirs de progresser vers les rangs salariés avec le nombre requis de victoires dans ce tournoi. Hélas, le nombre de kachi-koshi dans les rangs juryo suggère qu'il devrait être déçu, mais il poursuit avec tout autant de motivation malgré tout. Tout comme son compatriote de makuuchi Kokkai, le porteur de mawashi noir Tochinoshin paraît être en rade de rasoirs, et s'entraîne avec une barbe de plusieurs jours qui peut on l'imagine être employée pour râper l'épaule de son adversaire en cas de lutte au mawashi. Ses aptitudes au combat au mawashi sont impressionnantes, tout comme ses mouvements de mains vifs comme l'éclair qui lui permettent de changer de position avant que son adversaire n'ait eu le temps de réagir. Quand il lutte à la ceinture le musculeux Tochinoshin ressemble à Kotooshu, employant sa grande taille pour tenir son propre mawashi hors de portée tout en rentrant ses propres épaules dans la garde de ses adversaires. Son jeu de jambes semble bien plus rigide et pénible que celui des sumotori japonais durant les exercices qui comprennent une accroche de la tawara, mais il explose littéralement quand vient un torikumi. Une succession de victoires très convaincantes à l'entraînement, ajoutée au fait qu'il sera encensé dans une heya rivale le lendemain, suggèrent que ses progrès ne s'arrêteront pas à la division juryo.

Tandis que Tochinoshin grimpe

dans la hiérarchie, le vieux guerrier Tochisakae s'embourbe. Mon ordinateur portable contient des vidéos d'un Tochisakae trapu soutenant brièvement la charge du légendaire yokozuna Takanohana. Cette époque est bien malheureusement depuis longtemps révolue. Bien qu'il ait passé le début de l'année 2007 en juryo, comme de trop nombreux rikishi avant lui, il rencontre la rétrogradation des rangs salariés à un âge trop avancé pour qu'il puisse s'en sortir. Son mawashi blanc d'entraînement n'est plus qu'un souvenir maintenant. Le seul blanc qui reste sur sa personne désormais prend la forme de deux bandages au genou peu prometteurs. Son mawashi est aussi noir que ses perspectives d'avenir, et son visage triste suggère qu'il l'a bien compris.



*Tochiozan*

Le rayon de soleil de la heya est sans conteste Tochiozan, l'élégant maegashira dont la peau douce luit sous le soleil matinal. Son physique est admirablement développé pour un gamin de vingt

ans, et ses énormes poignets ne laissent que peu de doutes sur les sources de sa considérable puissance de projection. Quand Tochiozan s'exerce aux shiko devant moi, il est rassurant d'avoir son énorme carrure entre moi et les rikishi qui chutent. Il est particulièrement affable lors du retour au calme effectué dans la rue après la session, répondant aux questions sur sa santé physique et posant sa soucis pour des photographies. Toutefois, mes commentaires sur ses « perspectives de devenir yokozuna » semblent bien mal avisés au vu de sa fin de basho. Au matin de ce commentaire, son score est alors de 7-4. Quatre jours plus tard, il est make-koshi. Je devrais soit être flatté qu'il soit devenu suffisant en raison de quelque chose que je lui ai dit, ou pétrifié qu'il me voie désormais comme un oiseau de malheur.



*Tochionada*

Tochiozan partage son retour au calme du keiko avec Tochionada, le maegashira vétérinaire qui s'est retrouvé bien plus haut dans le banzuke qu'il ne l'aurait souhaité, ne décrochant en conséquence que deux victoires en onze journées. Son ancienneté est reconnue par son oyakata qui lui adresse un

salut personnel en entrant dans la keikoba. Chose inquiétante toutefois, son premier geste en entrant est de déposer une montagne de bandages sur le tatami qui se trouve devant moi.

Ces bandages sont finalement employés pour maintenir ses deux épaules, dont il me dira plus tard qu'elles « ne valent plus rien ». il passe plusieurs minutes de la séance d'entraînement dans des exercices spécifiques pour les renforcer (en dépit d'une telle inquiétude concernant ses bras, il sera à même de remporter son combat du jour d'une spectaculaire projection circulaire). Quand je lui pose la question – pour la préparation d'un autre article que



*Tochionada*

je rédige pour ce numéro – des qualités idéales d'un yokozuna, Tochionada répond précautionneusement que « tous les adversaires sont si difficiles quand on atteint les sommets de la hiérarchie ». quand j'insiste un petit peu, il ajoute qu'une variété dans les techniques est importante pour le succès. Il a lui-même perfectionné l'art du sukuinage.

Tochionada a une voix

étonnamment haut perchée pour quelqu'un de son énorme gabarit, une voix fréquemment employée pour houspiller les deshi trop peu performants et dire aux deshi de rang inférieur où le dohyo doit être balayé. A un moment, après qu'un malheureux ait abandonné sa victoire au prix d'un plongeon inconséquent sur la tawara Tochionada l'informe qu'à moins d'éviter de tels plongeurs, son nez continuera à s'écraser sur les murs environnants.

Tandis que Tochiozan menace sa propre beauté en se fracassant à l'occasion tête la première contre le mur, Kasugano oyakata commence à donner plus de conseils que ses rikishi les plus

anciens. Sa première intervention comique est pour critiquer un deshi dont le nodowa a envoyé son adversaire bien trop près du journal de l'oyakata (un nodowa ultérieur du même lutteur provoquera une nuée de critiques de l'arrogant juryo Tochinohana qui allumera la victime qui fuit les coups au visage). La deuxième interjection notable de Kasugano intervient pour encourager dans un grognement un deshi dépourvu

de mage qui ne pousse peut-être pas de toutes ses forces. Les grognements ont l'effet recherché, le deshi projetant violemment son adversaire contre le mur lambrissé, comme s'il était dans un Rocky. Son adversaire subit des critiques encore plus sévères. « Que font tes mains serrées derrière ton dos ? » grommelle Kasugano, joignant le geste à la parole.



*Tochiozan*

Je suis stupéfait de voir comment Tochinowaka s'est transformé d'un sumotori timide en un oyakata autoritaire, si confiant en son autorité qu'il s'autorise à ce que des rictus barrent souvent son visage (qui ne se trouve que rarement à moins de vingt centimètres d'une cigarette, dont la fumée grimpe droit vers le plafond avant de polluer la pièce entière). Le rictus se transforme en un rire de bon cœur quand le rikishi sans mage s'écroule à genoux dans une tentative de charge lors du butasukari-geiko, puis se masse ensuite douloureusement le gros orteil. Peu après avoir allumé les bougies du sanctuaire se trouvant derrière lui, Tochi se retire dans ses quartiers, laissant les rikishi en mawashi blanc achever leurs

torikumi après une inhabituellement longue séance de mi-tournoi.

Les torikumi sont dominés par Tochiozan et Tochinonada, qui prennent plaisir à lutter l'un contre l'autre et finissent à parité. Avant chaque combat, les tsukebito donnent à leurs maîtres de makuuchi des serviettes, et le processus de séchage tient lieu de mini shikirinaoshi, les deux lutteurs imaginant peut-être les cris de la foule du Kokugikan scandant leurs noms.

Les premiers combats sont aisément remportés par Tochiozan, souvent à l'aide de nodowa. Toutefois, Tochinonada finit par le rejoindre en cherchant plus activement à imposer son propre sumo, neutralisant les poussées de Tochiozan avant de se jeter à sa ceinture et de le déstabiliser en le prenant au dessous de l'aisselle. Tochinonada suit cet exploit digne d'éloges avec le tout premier faux départ qu'il m'ait été donné de voir de la part d'un porteur de mawashi blanc en keiko. Chose plaisante, Lui comme Tochiozan disposent aisément de l'arrogant Tochinohana, qui rit de l'ironie de sa défaite face à ce dernier. Il y eut un temps où Tochiozan était le novice naïf qui était un jouet aux mains de pros expérimentés comme Tochinohana. Cette époque est belle et bien révolue.

A part les torikumi et le butasukari geiko (au cours duquel Tochinoshin, dans le rôle de l'asailli, effectue une performance particulièrement impressionnante), la séance d'entraînement est complétée par des pompes, des étirements alternés, les shiko, du matawari, de gentilles flexions et du suriashi. Alors que les exercices sont

effectués, d'autres lutteurs anciens pratiquent du teppo et des shiko, l'oyakata adjoint sort et revient avec une tasse de café pour Kasugano, et un jonokuchi en kimono vient saluer l'oyakata avant de se rendre au Kokugikan pour son combat matinal. C'est un jour plein à la heya, contrastant grandement avec l'atmosphère détendue au dehors, qui voit une pluie matinale être succédée par un brillant soleil qui fait se refléter les roues des bicyclettes dans l'entrée de la heya.



*Yokozuna Tochinoumi*

Tandis que Tochinonada et Tochiozan s'asseyent sur le sol dans la rue, semblant ne pas être perturbés par les voitures qui défilent devant eux, et que plusieurs jeunes s'attardent près de l'entrée de service sur le côté de la salle d'entraînement, serviettes en mains, essuyant la terre de leurs corps épuisés, un deshi rondouillard me demande de quitter la heya puisque l'entraînement vient de s'achever. En un éclair, je laisse tomber mon appareil photo au profit de ma précieuse photographie.

« Regardez ! C'est moi quand j'avais huit ans ! » m'exclamai-je.

Le rikishi lâche son balai, prend la photo dans ses gros doigts boudinés et finit par partager mon enthousiasme.

« Hey ! » dit-il en direction de Tochinoshin. « ce gars a une photo de l'oyakata vieille de seize ans ! ».

Le visage mal rasé de Tochinoshin apparaît bien vite de derrière le mur de droite, étonnamment plein d'innocence.

« Vous venez d'où ? » me dit le rikishi rondouillard, espérant sans nul doute que je vienne de Géorgie.

« Angleterre » lui dis-je, à son désappointement.

« Tochinoshin de Géorgie », poursuit le rikishi. « C'est un excellent makushita ».

« Je sais », je lui répond. Les preuves sont irréfutables.

« Vous aimeriez sans doute montrer cela à l'oyakata », continue le deshi rondouillard, après que j'aie menacé d'entamer une conversation avec des bribes de russe en compagnie de Tochinoshin.

Je reste coi un instant. Une attente longue de seize années est-elle sur le point de s'achever ?

« Misetai (j'aimerais la lui montrer) », murmurai-je.

« Ho, ho. Misetai », glousse le rikishi, immobile.

« Il est peut-être occupé maintenant », ajoutai-je.

« Sans doute », me répond-il.

Ma réunion tant attendue avec Tochi était destinée à être encore retardée. Dans un soupir et les « au revoir » et « bonne chance » répétés par les mawashi noirs qui m'entourent, je me tourne vers les sekitori qui se trouvent sur le trottoir en face, à la recherche de nouveaux amis de la Kasugano comme celui que je m'étais fait seize années plus tôt.